

➔ Ali ou Léo ?

C'est à l'occasion de la sortie d'un livre un peu particulier, *Ali ou Léo ?*, que nous avons rencontré Sophie Curtil.

Pricipalement connue par les bibliothécaires en tant qu'auteur et conceptrice de la collection l'Art en Jeu, éditée par le Centre Georges Pompidou, et de la collection Kitadi au Musée Dapper, à Paris, Sophie Curtil, elle, définit toujours la peinture comme sa principale activité. Vital, ce besoin de peindre qu'elle exprime, petite, dans l'atelier d'Arno Stern, ne la lâchera plus. Adolescente, elle suit des études artistiques, de peinture et de gravure, et continue aujourd'hui à alimenter une production qu'elle n'a jamais freinée :

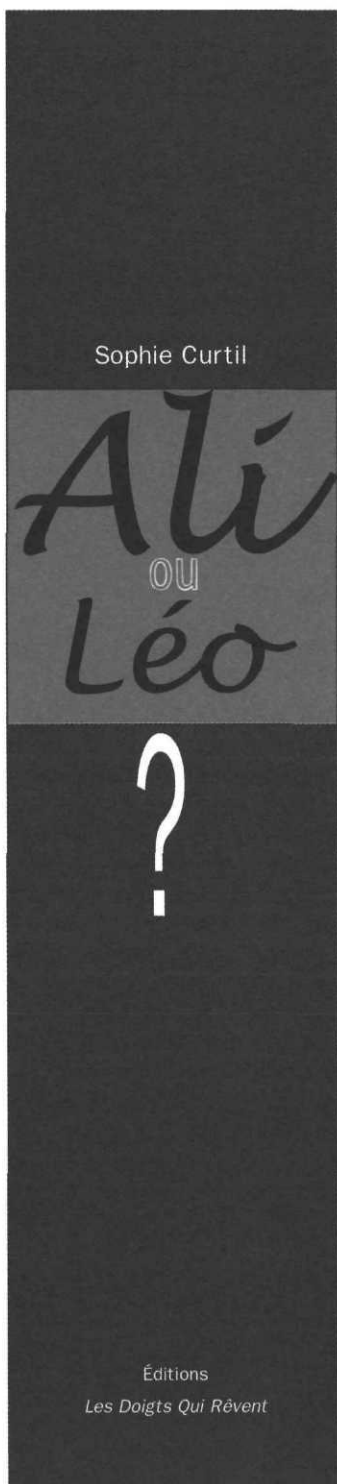
« Je peux arrêter de faire des livres, mais je n'ai jamais pu arrêter de peindre », précise-t-elle à ce sujet. Dans ses ateliers, plus de 500 travaux en témoignent.

Étonnamment, en France, peu de lieux permettent à l'artiste de montrer ses œuvres, et c'est en République Tchèque qu'elle expose régulièrement, depuis plusieurs années, ses pastels et ses gravures.

Avec la collection l'Art en Jeu, née en 1985, Sophie Curtil se lance dans le monde du livre. En 1997, néanmoins, l'aventure prend fin. Non pas que tout ait été traité, mais en l'espace de trente-trois titres, l'auteur de l'Art en Jeu estime que le message est passé, et qu'elle doit s'essayer à quelque chose de nouveau.

Ce quelque chose, Sophie l'a plusieurs fois frôlé sans jamais le saisir ; au cours d'une réunion éditoriale sur le dernier livre de l'Art en Jeu, consacré à Torres Garcia, le déclic se produit : on y évoque la possibilité d'une adaptation en relief des ouvrages pour les enfants non-voyants. Cette idée la séduit et se transforme en véritable défi, elle dont tout le travail repose sur le regard ! Mais comment percevoir des œuvres d'art qu'on ne peut ni voir ni toucher ? Comment traduire en relief, dans un livre, des images destinées à être vues ? Et ce passage du visible au tactile a-t-il seulement un sens ?

Après avoir parcouru l'édition tactile existante, Sophie Curtil considère que la réflexion autour du livre n'est pas approfondie, et que tout reste à construire. Bien souvent, les ouvrages proposés aux non-voyants sont des adaptations, « des images visuelles habillées de matières », dans lesquelles la référence reste le visuel. Afin de se familiariser avec cet univers dans lequel la



rencontres la culture

Ali ou Léo ?

vision n'est pas donnée, Sophie se rend à un colloque consacré à la cécité et aux arts plastiques, en Belgique¹, puis met en place des visites tactiles dans les collections du Musée National d'Art Moderne, des ateliers d'arts plastiques avec des enfants déficients visuels, et expérimente théâtre ou dîners dans le noir. Après avoir tâtonné, « je me suis rendu compte que la perception tactile était un support pour l'imaginaire tout aussi puissant que la perception visuelle. J'ai aussi compris qu'il y avait une dualité complémentaire entre toucher et entendre, qui m'a beaucoup influencée pour le livre que j'ai imaginé. »

Au bout de trois ans, Sophie Curtil éprouve le besoin de centrer ces expériences autour d'un livre. Reste à savoir ce qui doit être sensible au toucher : les matières, les textures, ou bien encore les formes, les contours, les surfaces ?

Confusion, contradictions. Parce qu'on ne peut pas tout traiter dans un livre, il faudra faire un choix, et privilégier une notion, une seule à la fois. D'où l'idée d'une série de livres.

Peu à peu, *Ali ou Léo ?* prend forme : inspirée par un conte des *Mille et une Nuits*, livre de chevet de Sophie, l'histoire du « sac prodigieux » met en scène l'imagination délirante de deux personnages qui se disputent la propriété d'un sac. Chacun doit en décrire le contenu pour s'en assurer la possession.

À l'aide de sa presse à gravure, l'auteur imprime 12 compositions aux configurations très variées, à partir d'objets de quincaillerie (trombones, petits clous et boutons, chaînette de métal...), accompagnées de textes proposant chacun 7 images métaphoriques : les empreintes formées sur le papier deviennent ainsi gouttes de rosée ou écailles de dragon, larmes ou grenade éclatée.

Pourquoi ces métaphores ? « Je voulais que mon livre donne à toucher et à entendre, qu'il relie le lecteur à l'imaginaire collectif, aux mythes et aux contes. Mais cela devait découler de la perception tactile et non la précéder ; [c'est pourquoi] j'ai attendu que toutes les compositions d'empreintes soient terminées avant d'écrire les textes qui s'y rattachaient. (...)

Comme dans l'Art en Jeu, ma démarche est de susciter l'imagination à partir d'images (les empreintes sur le papier), puis d'arriver au réel (ici, les objets qui ont servi à faire ces empreintes, rassemblés dans un petit sac en toile à la fin du livre). »

Jouant sur ce décalage entre la profusion de l'imaginaire et la pauvreté de la réalité, *Ali ou Léo ?*, édité par Les Doigts Qui Rêvent, à Dijon, marque le début d'une nouvelle série de livres dans lesquels l'imagination domine, que l'on soit ou non voyant. Pour les titres suivants, Sophie, qui tente d'ouvrir l'édition tactile à des artistes, graveurs, ou autres créateurs, a déjà en tête Katsumi Komagata, graphiste japonais, qui travaillera, lui, sur les formes et les contours, puis sur les textures et les matières.

Mais l'histoire de *Ali ou Léo ?* ne s'arrête pas à la sortie des presses ; la diffusion de l'ouvrage, édité à 300 exemplaires, fait l'objet de nombreuses questions.

Car cette petite œuvre a ceci de particulier qu'elle se situe au carrefour de trois domaines bien cloisonnés : le livre d'artiste, l'enfance, et le handicap.

« C'est très important, surtout pour des livres (...) à tirage très limité, de les faire sortir de ce qu'on pourrait appeler le ghetto du handicap », souligne Sophie. Elle fait alors appel aux Trois Ourses², association de bibliothécaires dont la préoccupation est de jeter des ponts entre des milieux cloisonnés : « [leur action] complète parfaitement celle de l'éditeur, Les Doigts Qui Rêvent, dont la clientèle traditionnelle est constituée d'éducateurs spécialisés et de parents d'enfants aveugles. (...) [Leur rôle] est aussi d'accompagner la diffusion des livres d'actions de formation, destinées à tous ceux qui s'occupent d'art et/ou d'enfants.

Les livres tactiles seront un point de départ ou un prétexte pour démarrer un travail plus général d'éducation à l'art par le toucher. Le programme de formation en projet est soutenu par l'Éducation nationale. (...) De mon côté, je chercherai à établir un lien entre ce travail et les programmes mis en place au Centre Pompidou, comme les parcours tactiles. »

Du musée au livre, du livre au musée, la boucle est ainsi bouclée, et déjà Sophie voudrait approfondir toutes ces idées : « j'aimerais que les personnes aveugles, à commencer par les enfants, aient plus d'occasions d'exprimer leur propre perception du monde, de développer leur imagination, de croiser leur « vision » avec celle des voyants ». Voilà de la matière pour repartir sur de nouveaux projets !

Sara Paubel

1. « Arts plastiques et cécité » colloque organisé en 1998 par l'ONA (Œuvre nationale des aveugles) à Louvain-la-Neuve.
2. 2 passage Rauch - 75011 Paris. www.chez.com/troisourses